

EXPOS

CETTE SEMAINE

vernissages

LUCIAN FREUD

A partir du 10 mars à Paris



Leigh under the Skylight, 1994, collection particulière

L'artiste contemporain le plus cher (devant Damien Hirst et Jeff Koons) s'offre une rétrospective à Beaubourg. Agé de 88 ans, Lucian Freud a peint aussi bien Kate Moss que la reine d'Angleterre, il est réputé pour ses portraits et ses nus grand format. Le Centre Pompidou expose une cinquantaine de toiles.

Au Centre Pompidou, Paris IV^e, tél. 01.44.78.12.33, www.centrepompidou.fr

LIGNES DE CHANCE

Jusqu'au 27 mars à Paris

A l'occasion du Salon du dessin contemporain qui se tiendra du 25 au 28 mars au Carrousel du Louvre, la Fondation Ricard et l'école des Beaux-Arts de Paris présentent une sélection de jeunes artistes qui pratiquent le dessin sériel, mural, en mouvement ou présenté sous la forme d'installation.

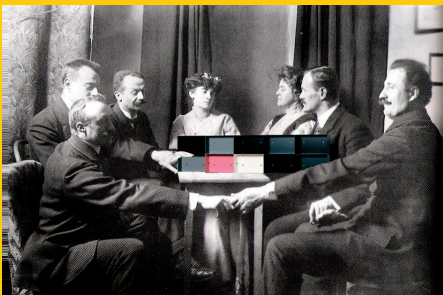
A la Fondation d'entreprise Ricard, 12, rue Boissy-d'Anglas, Paris VIII^e, tél. 01.53.30.88.00, www.fondation-entreprise-ricard.com



Xue Sun, Créature, 2009, courtesy de l'artiste

PRISONNIERS DU SOLEIL

A partir du 11 mars à Paris



GD/Work Method, Paris

Deuxième volet du cycle "Erudition concrète" orchestré par le commissaire d'expo Guillaume Désanges et Corey McCorkle, une expo qui se penche sur l'architecture et ses extensions utopiques et politiques. Avec, entre autres, Louidgi Beltrame, Isabelle Cornaro, Hubert Duprat, Dan Graham, Zoe Leonard, Félicien Rops. Au Plateau, place Hannah-Arendt, Paris XIX^e, tél. 01.53.19.84.10, www.fracidf-plateau.com



Série D. Verkanthohe/Tubes carrés Série D, 1967, vue d'exposition Documenta 12, Kassel, 2007. Estate Charlotte Posenenske

La dame de fer

En 1968, une artiste quitte le monde de l'art pour devenir sociologue. Le minimalisme radical de l'Allemande CHARLOTTE POSENENSKE (1930-1985) s'expose au palais de Tokyo.

Devinette. Quel rapport entre Rimbaud et Charlotte Posenenske ? Aucun, hormis qu'ils ont l'un et l'autre décidé d'arrêter l'art pour passer à autre chose. Le trafic d'armes pour lui et, ce qui revient peut-être au même, la sociologie du travail pour cette dame de fer qui cessa toute activité artistique après 1968, refusant de visiter la moindre expo et de remonter ses œuvres, jusqu'à sa mort en 1985.

Photos-souvenirs. Dans le magazine *Palais*, on aperçoit les lieux publics où Posenenske aimait installer ses sculptures modulaires : un aéroport, un marché de Francfort ou le siège social de la Deutsche Bank. "De moins en moins identifiables comme œuvres d'art", déclare-t-elle dans un manifeste de 1968, ses éléments

sont laissés à la disposition des spectateurs : construits en carton ondulé, ils peuvent être agencés, recombinaison, repositionnés par le public. Evidemment, cette mobilisation du spectateur, pour éviter le terme galvaudé d'interactivité, est désormais perdue : aujourd'hui tout est figé par l'histoire de l'art, le marché et le musée.

Commentaire. L'œuvre de Posenenske a été exhumée, réexposée à la Documenta de Kassel ou au palais de Tokyo qui lui consacre une minirétrospective. Si ses tableaux-reliefs en métal sentent les années 60 à plein nez, ses sculptures modulaires de 1965-68 ont au contraire un air éminemment contemporain, comme si elle avait devancé de trente ans cette tendance à revisiter d'une manière ironique les principes élémentaires du minimalisme américain. Il y a du Donald Judd dans

ses éléments standardisés, et du Dan Graham : si lui est passé maître dans la construction de pavillons-pièges, elle ferait plutôt des tuyaux d'aération et l'installation de chauffage. En route déjà vers le monde du travail.

Flash-back. A moins que ces structures-pièges parasitant les espaces publics ne soient liées à son enfance : née à Wiesbaden en 1930 dans une famille juive, elle grandit sous l'ombre du nazisme, et traversa la guerre cachée par des amis, son père s'étant suicidé pour échapper à la persécution. Ou comment charger de trauma de non-dit et d'histoire les formes dures et froides d'un minimalisme consacré comme le plus objectif possible.

➤ Comme si l'art ne servait qu'à nous faire sortir du musée.

Morale. Il y a quelque chose de fascinant dans ces parcours d'artistes volontairement inter-

rompus pour préférer l'ordinaire du monde. Comme si ces désertions étaient porteuses d'un message quant à la faiblesse de l'art face à l'intensité de la vie, quant au refus aussi du "métier d'artiste" et de ses petites routines. Comme si l'art ne servait précisément qu'à cela : nous faire lâcher le livre, nous faire sortir du musée pour nous permettre enfin de vivre. Ce fut par déception et colère qu'elle quitta le paysage, en considérant l'impuissance de l'art à résoudre les problèmes sociaux, et à force de s'opposer vainement au devenir-marchandise de l'œuvre. On était en 1968 : les décennies à venir de capitalisme mondialisant n'allaient pas lui donner tort. **Jean-Max Colard**

Pergola Jusqu'au 16 mai au palais de Tokyo, 13, avenue du Président-Wilson, Paris XVI^e

/// www.palaisdetokyo.com